



ANALYSTE
des
Classes

*Chris Wellisz dresse le portrait de **Branko Milanovic**, éminent spécialiste de l'étude des inégalités*

Branko Milanovic, qui a grandi en Yougoslavie communiste, a été témoin en 1968 de l'occupation du campus de l'université de Belgrade, et des banderoles brandies par la foule proclamant : « À bas la bourgeoisie rouge ! »

Milanovic, aujourd'hui professeur à la City University de New York, se souvient qu'il se demandait si sa propre famille faisait partie de ce groupe maudit. Son père était fonctionnaire de l'État et, à la différence de nombreux enfants yougoslaves à l'époque, Milanovic avait sa chambre à lui — ce qui constituait un privilège dans une société supposée sans classes. Il se souvient surtout de l'excitation qu'il ressentait, alors qu'il baguenaudait avec ses copains aux alentours du campus cet été-là, en voyant les badges à l'effigie de Karl Marx que les étudiants arboraient.

« Je crois que je n'ai compris que plus tard les aspects sociaux et politiques des protestations », déclare Milanovic dans un entretien. Cela dit, « 1968 a été, à bien des égards, un jalon décisif » d'un cheminement intellectuel à l'issue duquel il est devenu un éminent spécialiste de l'inégalité. Plusieurs décennies avant que cela ne devienne un sujet à la mode, il choisit l'inégalité comme sujet de sa thèse de doctorat à l'université de Belgrade.

Aujourd'hui, Milanovic est surtout renommé pour une étude sans précédent de l'inégalité du revenu mondial de 1988 à 2008, qui englobe à peu près la période de la chute du Mur de Berlin (qui marqua le début de la fin du communisme en Europe) à la crise financière mondiale.

L'article de 2013, écrit en collaboration avec Christoph Lakner, décrivait ce qui a été nommé « la courbe de l'éléphant », à cause de sa forme (voir graphique). Il montre qu'au cours des 20 ans que Milanovic appelle la période de « forte mondialisation », l'énorme augmentation des richesses a été répartie de manière très inégale dans l'ensemble du monde. Les revenus des classes moyennes des pays en développement, surtout en Asie, ont considérablement augmenté. Il en a été de même pour le premier centième des personnes ayant les revenus les plus élevés au monde, soit les « ploutocrates mondiaux ». Pendant ce temps, les classes moyennes inférieures des pays avancés ont vu leurs revenus stagner.

La puissance de la courbe de l'éléphant tient à sa simplicité. Elle explique avec élégance la source du mécontentement d'une grande partie des classes moyennes des pays avancés, qui a nourri la carrière fulgurante des populistes aux deux extrêmes de la scène politique et encouragé les appels à l'imposition de barrières commerciales et de restrictions à l'immigration.

« Branko a eu beaucoup d'influence sur l'étude des inégalités dans le monde, notamment grâce à sa

courbe de l'éléphant, qui a donné le ton des études ultérieures », note Thomas Piketty, auteur du best-seller « Le Capital au XXI^e siècle ». Piketty et ses collaborateurs ont confirmé en 2018 les résultats dans une étude démontrant qu'entre 1980 et 2016, le centile supérieur a capté une part de la croissance mondiale deux fois supérieure à celle des 50 % inférieurs.

Les résultats de Milanovic « paraissent encore plus spectaculaires que prévu à l'origine », selon Piketty. « L'éléphant a plutôt l'air d'un mammouth. »

Les économistes ont longtemps dédaigné l'étude des inégalités. Nombre d'entre eux vivaient dans un monde peuplé d'êtres mythiques tel que l'*homo economicus* ou l'homme rationnel, qui n'avait pas d'autre but que de chercher à maximiser son bien-être. Les différences entre les peuples ou les groupes et la variété étaient sans importance. Seules les moyennes étaient pertinentes.

Dans cet univers d'acteurs rationnels identiques, les forces de l'offre et de la demande opéraient leur magie pour déterminer les prix et les quantités de biens, de capitaux et de travail de manière à maximiser le bien-être de l'ensemble de la société. La répartition de la fortune ou des revenus ne figurait pas dans le tableau. C'était simplement un produit dérivé des forces du marché.

« Le marché résout tous les problèmes, explique Milanovic, c'est pourquoi le sujet n'était pas ... n'est pas encore ... tout à fait communément accepté. »

Puis survint la crise financière mondiale de 2008, avec, selon lui, « la prise de conscience du fait que l'accroissement des revenus du premier centile ou des 5 % supérieurs avait largement éclipsé celui de la classe moyenne ».

L'étude des inégalités a aussi bénéficié de l'avalanche de données qu'il est possible d'étudier grâce à des ordinateurs de plus en plus puissants, facilitant la répartition des masses anonymes de consommateurs et de travailleurs en groupes dotés de caractéristiques communes. L'énorme volume de données, dit-il, « permet d'étudier l'hétérogénéité, et l'inégalité est par définition hétérogène ».

Les statistiques ont toujours été une des passions de Milanovic, parallèlement à son intérêt pour les classes sociales, qui s'épanouit durant ses années de lycée à Bruxelles, où son économiste de père avait été nommé au poste de délégué de la Yougoslavie auprès de ce qui était à l'époque la Communauté économique européenne.

« L'enseignement des lycées en Belgique, ainsi qu'en France, je crois, était très marxiste », dit-il.

Ses congénères lycéens se divisaient en deux camps, celui des gauchistes, influencés par les mouvements étudiants des années 60 et début 70, et celui des rejetons de la « bourgeoisie ». Fils privilégié d'un diplomate représentant un gouvernement ostensiblement travailliste,

le jeune Branko n'appartenait à aucune des deux catégories. « C'était une situation très spéciale », dit-il.

À l'université de Belgrade, Milanovic eut dans un premier temps quelque penchant pour la philosophie, mais décida que l'économie serait une matière plus pratique, qui lui permettrait en parallèle de poursuivre son intérêt pour les statistiques et les classes sociales.

Ses études l'amènèrent à décrocher une chaire à l'université de Floride à Tallahassee, où il fut impressionné par l'abondance américaine (larges portions de nourriture bon marché, café à gogo et grosses voitures), mais aussi, dans le même temps, par la brutalité de l'inégalité des revenus et des discriminations raciales.

Deux ans plus tard, il retourna à Belgrade pour travailler à sa thèse de doctorat sur l'inégalité en Yougoslavie, en exploitant les résultats de rares enquêtes auprès des ménages que lui avait fournis un ami travaillant au bureau fédéral des statistiques.

Si sa thèse fit hausser bien des sourcils dans la Yougoslavie marxiste, de même que sa décision de ne pas adhérer au Parti communiste, elle lui ouvrit une carrière d'une vingtaine d'années au département des études de la Banque mondiale.

« Branko était vraiment, même à cette époque, un des plus grands experts de la répartition des revenus »,

déclare Alan Gelb, qui avait embauché Milanovic pour l'adjoindre à une petite équipe chargée d'étudier la transition de l'Europe de l'Est postcommuniste à l'économie de marché. Milanovic planchait sur deux sujets : pauvreté et répartition des revenus.

Les données que la Banque mondiale récolte en abondance sont une ressource inestimable, qui a donné à Milanovic l'idée d'entreprendre des comparaisons de l'inégalité entre divers pays, ce qui était une nouveauté. Un beau jour de 1995, Milanovic discutait avec le successeur de Gelb à la direction de sa division.

« Il m'est soudain venu une idée : vous savez, nous avons toutes ces données du monde entier. Nous étudions les pays individuellement, mais jamais ensemble. » Quatre ans plus tard, il publiait la première étude sur la répartition mondiale des revenus, basée sur les enquêtes auprès des ménages.

Par la suite, Milanovic publia une grande quantité d'études sur des sujets variés. Parallèlement à ses travaux sur les économies postcommunistes, il continua à étudier l'inégalité et ses liens avec la mondialisation. Ses articles et livres témoignent de la diversité de ses intérêts, dont l'histoire, la littérature et les sports.

Dans un article, il calcule le revenu moyen et le niveau d'inégalité à Byzance en l'an 1000. Dans un autre, il traite des liens entre la mobilité du travail et l'inégalité du football, qu'il définit comme le sport le plus mondialisé.

Il a découvert que l'univers des clubs de football est devenu très inégal parce qu'une dizaine d'équipes européennes de haut rang ont les moyens de recruter les meilleurs joueurs mondiaux. D'autre part, la libre circulation des joueurs de football a réduit l'inégalité entre les équipes nationales. Cela s'explique par le fait que les joueurs de petits pays peuvent développer leurs talents dans des clubs prestigieux, puis revenir jouer dans les équipes nationales de leurs pays.

Ses conversations littéraires avec son épouse, Michèle de Nevers, spécialiste du financement climatique au Centre de développement mondial, lui ont inspiré une analyse originale de l'ouvrage de Jane Austen *Orgueil et Préjugés*. Arguant du fait que, dans ce livre, il est autant question d'argent que d'amour, il calcule les revenus des divers personnages et observe comment leur fortune influe sur le choix de l'élu d'Elizabeth Bennet.

Il en a fait de même avec *Anna Karénine*, de Léon Tolstoï. Les deux essais sont parus en 2011 dans un ouvrage de Milanovic, *The Haves and the Have-Nots: A Brief and Idiosyncratic History of Global Inequality*.

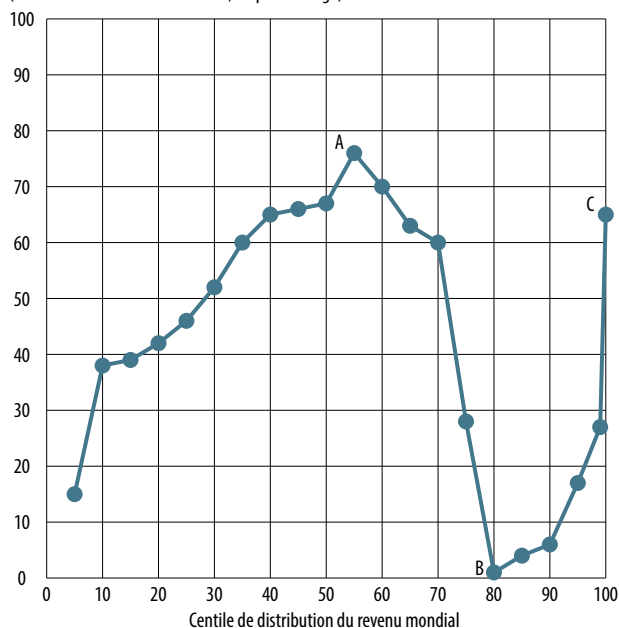
Un autre livre, *Global Inequality: A New Approach for the Age of Globalization*, est un jalon important qui résume des années d'étude des inégalités dans et parmi les pays depuis la Révolution industrielle.

À la différence de Piketty, qui considère que l'inégalité s'accroît inexorablement dans le système capitaliste,

Distribution inégale

Entre 1998 et 2008, la hausse des revenus a été particulièrement importante aux alentours du 50^e centile de la distribution globale (point A) et parmi le pourcentage le plus riche (point C). Les gains les plus modestes s'observent aux alentours du 80^e centile (point B), dans la classe moyenne inférieure des pays avancés.

(variation réelle du revenu en PPA, en pourcentage).



Source : Branko Milanovic.

Note : PPA = parité de pouvoir d'achat.

Milanovic perçoit des vagues ou cycles sous l'influence de ce qu'il appelle des forces bénignes ou malignes. Dans les pays avancés, la disparité des revenus s'est accrue aux XIX^e et XX^e siècles jusqu'à ce que les forces malignes de la guerre et de l'hyperinflation la réduisent en détruisant la richesse. Après la Deuxième Guerre mondiale, les forces bénignes telles que la taxation progressive, la montée en force des syndicats et l'accès accru à l'éducation ont amoindri les inégalités.

La chute du Mur de Berlin fut un tournant décisif. Elle a permis l'entrée dans l'économie mondiale des États du bloc soviétique alors que la Chine commençait aussi à s'ouvrir au monde. La croissance rapide du monde en développement a réduit l'inégalité entre les nations tout en l'accroissant dans le monde développé, où les revenus des classes moyennes stagnaient, tandis que les classes les plus fortunées prospéraient.

Que nous réserve le futur ? Il semble de bon augure pour une grande partie des pays en développement, surtout pour l'Asie qui continuera à rattraper les pays riches. Dans les pays avancés, en revanche, les perspectives d'avenir semblent plus sombres.

Là, les forces jumelles de la mondialisation et de l'innovation technologique vont continuer à étouffer la classe moyenne. La mobilité sociale va diminuer du fait qu'une élite enracinée accède plus facilement à des études supérieures coûteuses et use de son poids politique pour faire passer des décrets « pro-riches », créant par exemple des régimes fiscaux favorables.

L'augmentation des disparités va aussi accroître les tensions sociales et les affrontements politiques — pronostic confirmé par les événements tels que le Brexit et les manifestations en France qui se sont produits depuis la publication de l'ouvrage en 2016. Milanovic craint que ces frictions entraînent un « découplage » de la démocratie et du capitalisme, qui aurait pour résultat la ploutocratie aux États-Unis et le populisme ou le nativisme en Europe.

Bien que l'on ait beaucoup débattu des inégalités au cours des dix dernières années « rien n'a vraiment changé » sur le plan politique, dit-il. « Nous sommes dans une phase de pilotage automatique, qui mène au fond à un accroissement des inégalités. Mais je ne perds pas complètement confiance. »

Le remède traditionnel, la redistribution des revenus, ne fonctionnera pas aussi bien que par le passé, à cause de la mobilité des capitaux, qui permet aux riches d'abriter leurs revenus dans des paradis fiscaux. Il conviendrait au contraire de chercher à redistribuer les « dotations » telles que la richesse et l'éducation. Il faudrait à cette fin relever les droits de succession, encourager les entreprises à distribuer des actions aux travailleurs et accroître les financements publics en faveur de l'éducation.

« Nous ne pouvons pas y parvenir du jour au lendemain, dit-il, mais je pense que nous devons songer à faire en sorte de passer à un monde capitaliste où les dotations seraient réparties beaucoup plus équitablement que de nos jours. »

Milanovic aborde aussi le sujet épineux de l'inégalité des nations. Il calcule qu'un Américain, simplement parce qu'il est né aux États-Unis, va gagner 93 fois plus qu'un ressortissant du pays le plus pauvre du monde. C'est ce que Milanovic intitule la « prime de citoyenneté », qui fait monter le désir de migration, car les gens nés dans les pays pauvres veulent aller chercher fortune dans les pays riches.


Milanovic explique qu'il n'est pas plus faisable de stopper les migrations que la circulation des biens et des capitaux. Et pourtant, il n'est pas réaliste de s'attendre à ce que les citoyens des pays avancés ouvrent grand leurs frontières. Sa solution : accepter

L'augmentation des disparités va aussi accroître les tensions sociales et les affrontements politiques — pronostic confirmé par les événements tels que le Brexit et les manifestations en France.

plus d'immigrants, mais leur dénier la citoyenneté de plein droit, et peut-être les taxer pour compenser les citoyens exclus de la population active.

Ses recherches actuelles, d'une certaine façon, le ramènent à ses racines en Yougoslavie. Il s'agit de l'étude de la structure des classes dans la République populaire de Chine, avec, en particulier, un examen approfondi des 5 % supérieurs de la distribution des revenus. Cela constitue une partie de son prochain livre, *Capitalism, Alone*, qui explique que la Chine s'est dotée d'une forme distincte de capitalisme qui va coexister avec son ancêtre libéral.

Où mène l'étude de l'inégalité ? Milanovic voit deux frontières, toutes deux à étudier grâce à la disponibilité de nouvelles données. L'une est l'inégalité de revenu, telle que l'entend Piketty ; l'autre est l'inégalité intergénérationnelle, un sujet étudié par des économistes tels que Raj Chetty à Harvard.

Ces deux champs « attirent les jeunes gens conscients des problèmes de société », dit-il. « D'un autre côté, ils sont très astucieux et veulent plancher sur des sujets ardu. Je suis extrêmement optimiste, en ce sens », déclare-t-il. 

CHRIS WELLISZ fait partie de l'équipe de *Finances & Développement*.